Une hypothèse inattendue à propos du suicide des éleveurs : leur rapport aux savoirs professionnels

A novel hypothesis on suicide among livestock farmers: the relationship to professional knowledge

Dominique Jacques-Jouvenot

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/10006>

DOI : 10.4000/etudesrurales.10006

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2014

Pagination : 45-60

Référence électronique

Dominique Jacques-Jouvenot, « Une hypothèse inattendue à propos du suicide des éleveurs : leur rapport aux savoirs professionnels », *Études rurales* [En ligne], 193 | 2014, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 11 février 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/10006> ; DOI : 10.4000/etudesrurales.10006

UNE HYPOTHÈSE INATTENDUE À PROPOS DU SUICIDE DES ÉLEVEURS : LEUR RAPPORT AUX SAVOIRS PROFESSIONNELS

Dominique Jacques-Jouvenot

AU COURS DES DERNIÈRES ANNÉES, les suicides d'agriculteurs ont surtout été médiatisés au moment de la crise du lait des années 2010. Or, il s'avère que la profession agricole dans son ensemble – exploitants et salariés – est très concernée par ces passages à l'acte, plus que ne le sont les autres catégories socioprofessionnelles. Ce qu'attestent des travaux très récents :

La comparaison de la mortalité par suicide des agriculteurs exploitants à celle des hommes du même âge dans la population française montre un excès de suicides de 28 %, en 2008, et de 22 %, en 2009 [Bossard, Santin et Guseva Canu 2013].

On connaît la difficulté qu'il y a à mesurer le phénomène « suicide » dans la société tout entière. Il en est de même du secteur agricole et de chacune de ses filières. L'enquête InVS évoquée ci-dessus et portant sur les années 2007-2009 montre, de surcroît, que l'élevage bovin-lait est, avec la filière bovin-viande, le secteur qui présente la plus grande surmortalité par suicide.

Cet article s'appuie sur une recherche collective comparative effectuée, entre 2009 et 2011, en France, en Suisse et au Québec, ayant pour objet la santé des éleveurs [Droz et Jacques-Jouvenot eds. 2011]¹. Il convient de préciser d'emblée que l'hypothèse que nous développons ici ne vaut que pour la filière laitière. Cette hypothèse suggère une relation entre le passage à l'acte suicidaire des éleveurs et leur rapport aux savoirs professionnels.

Il s'agira, dans un premier temps, de faire valoir la fécondité de l'option méthodologique retenue. En effet, si l'analyse quantitative permet d'avoir une première idée de ce que représente ce phénomène dans l'agriculture en précisant les taux de suicide par filière et en les comparant à ceux des autres catégories professionnelles, l'analyse qualitative ouvre la voie à une compréhension plus large en ce qu'elle interroge des variables auxquelles le seul questionnaire ne donne pas accès. Pour autant, il ne faudrait pas en conclure que l'intérêt de la recherche réside uniquement dans cette démarche qualitative.

Notre hypothèse s'inscrit dans une perspective méthodologique inaugurée par Marc-Henry Soulet [2012], qui souligne l'importance de l'approche qualitative en sciences

1. L'ensemble des données utilisées pour cet article provient de cette recherche comparative intitulée « Les conséquences sociopsychologiques des politiques agricoles sur la santé des producteurs laitiers » dirigée par Yvan Droz et moi-même. Dans cette recherche qui portait sur la santé physique et psychique des éleveurs la thématique du suicide a fait l'objet d'un intérêt spécifique. Nous devons à Ginette Lafleur la production et l'analyse des données quantitatives. J'ai, pour ma part, réalisé et analysé des entretiens compréhensifs avec des familles endeuillées en Franche-Comté.

sociales, laquelle suppose « une prise de risque interprétatif », condition indispensable à toute découverte scientifique. Cette posture méthodologique s'est imposée à nous dans la mesure où l'idée principale que nous présentons ici procède d'une « intuition raisonnée », pour reprendre les termes de Soulet, laquelle est née de la constatation suivante : interrogés sur les raisons qui peuvent expliquer le suicide des éleveurs, les acteurs mettent facilement en avant les difficultés économiques, la baisse des revenus ou, encore, les nouvelles contraintes liées à la PAC. Sans sous-estimer le rôle que jouent indéniablement ces facteurs dans les actes suicidaires, il nous a semblé que, derrière ces déclarations, se cachaient peut-être d'autres souffrances moins faciles à appréhender. C'est pourquoi nous avons souhaité vérifier cette intuition auprès de trois familles d'éleveurs de Franche-Comté, qui, juste avant notre enquête, avaient été endeuillées par le suicide d'un des leurs.

Cette intuition nous a mise sur la piste d'une variable inattendue qui a émergé de la confrontation avec le terrain. En effet – et c'est le deuxième temps de la réflexion –, les familles d'éleveurs nous ont conduite, sans que nous les y ayons invitées, sur le « chemin de l'école ». Au cours des entretiens, l'école est apparue comme une expérience très douloureuse. Interpellée par le fait que cette institution tienne une place aussi importante dans le discours de ces familles, nous avons, à notre tour, accepté de nous soumettre à cette variable pour reconstituer l'argumentation des acteurs et tenter de voir un lien entre le rapport aux savoirs de la personne disparue et son passage à l'acte suicidaire.

Il va de soi que le petit nombre de cas étudiés n'autorise rien d'autre que la formulation d'une hypothèse.

L'enquête qualitative au service d'une meilleure compréhension du suicide

Dans son ouvrage intitulé *Le suicide*, Émile Durkheim [1986 (1897)] défend l'idée selon laquelle le suicide, dont on pourrait penser qu'il relève, avant tout, de causes liées à l'intime et au psychologique, a, également, des déterminants sociaux. Avec ce livre l'enquête quantitative s'impose comme une méthode emblématique de la sociologie, et les successeurs de Durkheim s'inscrivent dans cette perspective pour réinterroger les variables fortes que le sociologue a isolées. Référence incontournable, cette étude atteste la pertinence de l'application des statistiques aux phénomènes sociaux. De nombreux sociologues se sont employés à retravailler les hypothèses durkheimiennes [Halbwachs 2002 ; Paugam 2002 ; Baudelot et Establet 2007].

Plusieurs travaux quantitatifs sur le suicide des exploitants agricoles montrent – ce qui n'est pas pour nous étonner – que le suicide, dans l'agriculture comme ailleurs, est un processus multifactoriel. Ainsi, les études psychosociales précisent que le suicide des agriculteurs est très souvent lié à des stressors émotionnels, à un manque de contact et à un isolement social. Dépression, célibat et solitude sont des marqueurs très présents au sein de cette population [Gallagher et Thierney 1996 ; Grégoire 2002 ; Simkin 2003]. D'autres travaux mettent l'accent sur l'aggravation des conditions économiques [Hoyt *et al.* 1995].

Plus largement, les enquêtes sur le suicide en milieu rural évoquent des problèmes occupationnels et de stress [Malmberg *et al.* 1997]. Dans la discipline sociologique proprement dite, l'analyse très fine que Nicolas Deffontaines développe dans sa thèse [2010] est une des rares études récentes sur le sujet : s'intéressant à la souffrance sociale des agriculteurs, il établit une corrélation entre le faible degré d'intégration sociale et le passage à l'acte suicidaire.

En ce qui concerne l'approche qualitative, la littérature sociologique est pauvre, pour ne pas dire inexistante, laissant le champ libre à la psychologie comme si la leçon de Durkheim ne valait que pour le quantitativiste. Étudier qualitativement le suicide serait-il le privilège du psychologue ? Comment comprendre cette absence de littérature sociologique qualitative sur un problème social aussi fondamental ? Didier Demazière et Claude Dubar nous donnent en partie la réponse dans leur excellent ouvrage de méthodologie : plus que les orientations quantitatives, c'est la démarche causale qui, ici, est en question [1997].

En effet, il s'agit bien, dans l'approche quantitative, d'établir les causes du suicide. Or, au cours d'une enquête qualitative, il ne s'agit pas de rechercher les causes mais de rechercher les motifs dont la tradition webérienne nous enseigne que toute action sociale a un sens et que le sociologue n'a accès à ce sens qu'à partir du moment où il recueille la parole des acteurs :

suicidé dans telle ou telle lettre écrite
avant sa mort ou confidence faite à un
ami [Demazière et Dubar 1997 : 17].

...
47

Cette démarche suppose que l'on utilise un outil adapté au recueil de cette parole. Or, les deux auteurs ajoutent immédiatement qu'il ne suffit pas de se référer à l'entretien, fût-il compréhensif, pour faire œuvre de scientificité. Toute enquête qualitative exigeant de la part de l'enquêteur qu'il soit attentif à l'interaction même qui se joue lors des entretiens, il faut, sur cet objet qu'est le suicide, tenir compte du fait que les auteurs du passage à l'acte ont disparu. On ne peut donc interroger que les membres de leurs familles. Les motifs du suicide que ces derniers évoquent renvoient, certes, à une action sociale accomplie par l'un des leurs, mais il n'en reste pas moins que ce ne sont pas eux qui sont passés à l'acte. Le sociologue a donc accès à un matériau de seconde main et qu'il convient de considérer comme tel.

L'exemple de ces entretiens menés auprès de familles endeuillées montre à quel point le maniement de cet outil est délicat tant du point de vue du recueil des données que de celui de leur traitement. L'enquête nous a mis en présence non pas d'une seule personne mais de familles entières, desquelles émanait, du reste, une cohésion frappante. On peut penser que la proximité des décès² et l'occasion ainsi donnée aux proches de s'exprimer sur ce douloureux sujet expliquent la présence nombreuse des membres de ces familles. Lorsque

Rechercher les causes sociales du suicide n'a rien à voir avec l'opération consistant à classer les « motifs » invoqués par les proches, voire les raisons données par le

2. Le suicide le plus ancien datait, en effet, de janvier 2009 et le plus récent de juin 2010.

le chercheur prend rendez-vous, l'interlocuteur qui accepte ce rendez-vous ne précise pas combien de personnes seront présentes lors de la rencontre. On pense même que ce n'est qu'une fois le rendez-vous fixé que, sans forcément en discuter, les membres de la famille font en sorte d'être là. Cette situation renvoie à une forme de contrôle de la parole familiale représentée par l'ensemble de ses composantes : il s'agit de tenir un discours collectif cohérent.

Une fois constatée la similitude entre les causes du suicide des éleveurs et celles des autres catégories agricoles, l'analyse qualitative permet, elle, de comprendre comment les familles interprètent le geste du suicidé. Pour ce faire, il importe d'écouter les logiques argumentaires qui viennent tenter d'éclairer ces passages à l'acte, faisant ainsi nôtre la proposition de Georges Canguilhem à propos du suicide paysan :

Peut-être va-t-on enfin admettre que la société, comme toute autre réalité, a exactement la valeur que lui confère un esprit [...] Or, suivant qu'il se trouve lui-même en telle ou telle disposition, un homme, dans ce concert d'opinions qui se contredisent, n'entendra que ce qu'il est capable d'entendre [2011 : 381].

Les premières analyses que nous présentons ici portent donc sur trois familles qui ont bien voulu nous recevoir³. Nous ne reprendrons pas dans le détail l'ensemble des variables qui composent ce que Durkheim appelait « l'intégration sociale ». Notons simplement que les cas étudiés confirment, une fois de plus, la théorie durkheimienne puisque, parmi les trois suicidés, deux étaient des célibataires

vivant sous le même toit que leurs parents ; seul l'un d'eux était marié et avait des enfants, ce dernier suicide étant, d'ailleurs, plus improbable que les deux autres dans la mesure où la famille joue habituellement un rôle de protection. Les données quantitatives complémentaires que nous avons pu recueillir sur le stress, la dépression et la fatigue sont venues, après coup, enrichir ce matériau qualitatif.

L'argument économique : l'arbre qui cache la forêt

L'agriculture a connu d'importants changements depuis les années 1960 : d'une civilisation paysanne on est progressivement passé à une profession agricole [Mendras 1967]. Bertrand Hervieu et François Purseigle consacrent le troisième chapitre de leur dernier ouvrage [2013] aux mécanismes à l'œuvre dans ce processus.

Pour ce qui est de l'élevage en Franche-Comté, précisons que la transmission des exploitations est encore essentiellement familiale et que le travail en couple et la division sexuée du travail dominant toujours.

3. Le docteur Jean-Jacques Laplante, directeur de la santé à la MSA-Franche-Comté, nous a aidé à dresser la liste des familles dans lesquelles était survenu le suicide d'une personne. Chaque famille a reçu une lettre l'informant de la recherche en cours, et celles qui le désiraient pouvaient rappeler la MSA pour dire qu'elles étaient prêtes à répondre à un enquêteur. S'ensuivait une conversation téléphonique entre l'enquêteur et un membre de la famille pour prendre rendez-vous, puis nous nous rendions au domicile des familles pour réaliser les entretiens [Jacques-Jouvenot et Laplante 2009].

La professionnalisation de cette activité s'est accompagnée d'une modernisation des exploitations, d'une concentration des terres et d'une rationalisation des tâches. Cette évolution a généré un gain de productivité considérable qui a conduit à une division sexuée du travail. Grâce à la mécanisation qui a fait gagner du temps aux chefs d'exploitation, la traite, historiquement assurée par les femmes, s'est vue prise en charge par les hommes, ce qui a permis à leurs épouses de « ne plus mettre les pieds à l'étable ».

Il ne faut pas sous-estimer le poids de cet argument dans les années 1960, une époque où les femmes, en grand nombre, quittaient la campagne. En épargnant à sa conjointe un travail salissant et en lui garantissant l'accès aux modes de consommation associés à la modernité, plus d'un éleveur échappait au célibat. Dans ce métier d'indépendant qui reposait en grande partie sur la participation familiale, on est passé d'un ensemble d'activités réalisées par la famille élargie à une entreprise qui n'employait plus que deux personnes : l'exploitant et son épouse. La répartition sexuelle du travail changeait : abandonnant l'étable, la femme se consacrait à l'espace domestique, auquel venaient s'ajouter, au fil du temps, des tâches de comptabilité et de gestion qui n'ont cessé de se multiplier et se complexifier.

Malgré ces modifications, le métier d'éleveur reste un métier qui s'exerce en couple, à la différence d'autres secteurs agricoles [Dufour et Giraud 2012]. L'exercer seul est, pour tous les acteurs, une charge extrêmement lourde, d'autant que la réglementation européenne accentue le sentiment de surcharge.

L'autonomie de leur métier ayant toujours été revendiquée comme une valeur cardinale [Jacques-Jouvenot et Gillet 2004], les éleveurs ressentent la politique agricole commune comme une atteinte à leur indépendance. Le contexte économique global, d'un côté, et la PAC, de l'autre, sont les motifs le plus souvent mis en avant pour rendre compte du désespoir des agriculteurs, tant par la presse que par les producteurs eux-mêmes, qui disent volontiers « c'est la faute à Bruxelles ». Il est vrai que la PAC se répercute sur le prix des matières premières, surtout depuis 1992.

Pour apprécier la responsabilité de ces facteurs dans le comportement suicidaire des éleveurs et aller au-delà de la simple désignation d'un bouc émissaire – « Bruxelles » –, le canevas d'entretien invitait les familles à parler de leur confrontation quotidienne avec la politique européenne, de ses effets sur leurs revenus et sur leur activité professionnelle proprement dite (temps de travail, gestion de l'exploitation, répartition des tâches).

Objet de la rencontre, le suicide était appréhendé comme un fragment d'une histoire plus large : celle de l'exploitation et, plus encore, celle de la famille. La disparition d'un membre de la famille apparaissait au cours de cette narration. Le suicide était évoqué au gré des échanges sans jamais constituer un fragment indépendant du reste de l'histoire. En raison de la très grande intrication, dans l'agriculture, des sphères domestique et professionnelle⁴, nous avons été très

4. On trouvera dans B. Hervieu et F. Purseigle [2013] une littérature complète sur la question. Par ailleurs, on peut renvoyer le lecteur à A. Barthez [1975] et D. Jacques-Jouvenot [1997].

attentive aux postes de travail qu'occupaient les proches de la personne disparue (par exemple, l'épouse ou les frères et sœurs dans le cadre d'un GAEC...). C'est ainsi que, au cours de leur récit, les familles ont abordé des sujets aussi variés que les conditions de l'installation du disparu, son rapport aux institutions agricoles, son mode de vie (travail, loisirs), son isolement ou, au contraire, sa bonne insertion sociale. C'est en analysant le contenu de ces entretiens compréhensifs que nous avons découvert que la relation que les suicidés entretenaient avec l'apprentissage scolaire était essentielle.

Laisser aux personnes interrogées une grande liberté de parole est indispensable pour que le chercheur puisse faire preuve d'« imagination réaliste » ou d'« expérimentation logique » [Soulet 1989 et 2012]. Cela permet d'entendre, dans ce que dit chacun, ce qui rompt avec la « stabilité locale », ce qui dérange, ce à quoi le chercheur ne s'attendait pas, ce qu'il n'avait pas lu dans la littérature sur le sujet. Pour ce qui nous occupe ici, le rapport des éleveurs aux savoirs professionnels était clairement une variable à prendre en compte pour comprendre le phénomène « suicide ».

Rappelons que le temps de l'enquête était celui de « la crise du lait », période durant laquelle le prix du lait payé aux producteurs n'a pas cessé de baisser. Nombreux étaient ceux qui avaient vu leurs coûts de production dépasser leurs prix de vente, ce qui n'a toutefois pas été le cas de nos trois éleveurs : deux d'entre eux étaient producteurs de lait à comté ; le troisième livrait sa production à un industriel laitier. Curieusement, la baisse du

prix du lait n'a été évoquée par aucun de nos interlocuteurs : seule la famille du producteur de lait industriel a fait référence à la crise mais, plutôt, comme un climat social général que comme une réalité qui aurait mis l'exploitation en difficulté :

Oui, c'est vrai, c'est l'année de la crise que c'est arrivé [le suicide]. C'est quand tout le monde ne parlait que de la crise, après le crac américain. Je pense que, comme on parlait sans arrêt de la crise aux gens, ça a pu jouer sur certaines personnes. Tout le monde ressassait ça en boucle, et ça a joué sur les gens [...] mais, nous, y avait pas de problème.

C'est le frère du disparu qui parle. Son père ajoute immédiatement :

Ce qui est sûr, c'est que ce n'est pas une histoire de sous [...] Et, en plus, nous, on s'entend tous bien.

Chez un autre éleveur, la mère nous précise également :

Ce n'est pas l'argent qui peut expliquer quoi que ce soit : il était plein de sous. Même sa sœur, elle a regardé ses comptes et elle a dit que ce n'était pas une question d'argent.

Madame B est la seule à évoquer la baisse des revenus de son couple, qui, selon elle, est liée à son retour sur l'exploitation. Lorsque, en 1995, l'usine dans laquelle elle était employée comme secrétaire comptable a fermé ses portes, elle s'est remise à travailler sur l'exploitation. Certes, le couple n'a plus vécu que sur un seul salaire, mais madame B tient à souligner qu'elle a facilement trouvé sa place dans la nouvelle organisation :

On avait chacun notre place. Moi, j'étais aux veaux, je leur donnais à boire, et, aussi, l'été, j'aidais pour les foins quand c'était des petites bottes. Avant, c'était sa maman qui faisait ça, mais elle commençait à vieillir, alors ça tombait bien.

Madame B, qui relève, par ailleurs, de la plus petite structure des trois que nous avons visitées, laisse entendre qu'il aurait peut-être fallu que son mari et elle investissent davantage pour améliorer leurs conditions de travail, mais sans insister plus que cela sur ce point. Or, dans chacun des cas que nous avons étudiés, les familles précisent que les disparus étaient tous en train d'investir.

Le premier venait d'acheter une moissonneuse-batteuse :

Il avait commandé une moissonneuse-batteuse. C'est lui qui l'avait repérée un jour qu'il allait à C [coopérative de vente de matériel agricole]. Celui qui fauchait les moissons jusqu'à l'année dernière a dit qu'il arrêterait, alors, du coup, le fils est allé voir sur Internet et il a trouvé la batteuse. Il ne l'aura vue qu'en photo puisqu'elle est arrivée à la ferme au mois de janvier... Est-ce qu'il a pris peur après avoir signé ?

Le deuxième venait d'acquérir un tracteur :

Il avait de bonnes laitières. Il était vraiment bien équipé. Il avait la salle de traite, le pipeline, tout moderne. Il avait fait mettre le tank, la griffe à fourrage pour la machine à balles rondes. Il venait de racheter un tracteur.

Le troisième faisait faire des travaux importants sur les bâtiments d'élevage.

Nos interlocuteurs n'ont donc pas mentionné de problèmes financiers. Est-ce à dire

qu'ils n'existaient pas ? Nous ne pouvons l'affirmer, même si les exploitations concernées étaient, pour l'une, parmi les plus grosses du département et, pour les deux autres, parmi les exploitations de taille moyenne, du point de vue de la SAU, de la production laitière et du niveau des investissements. Ces ultimes investissements peuvent-ils, après coup, être interprétés comme une fuite en avant des acteurs ?

L'idée selon laquelle les éleveurs se suicideraient pour des raisons économiques n'a donc pas été validée par ces entretiens, pas plus, d'ailleurs, que l'idée selon laquelle ce geste aurait mis fin à un long processus de stress et de dépression. L'expression « on est pris à la gorge », très courante dans la bouche des éleveurs, dit bien, symboliquement, combien cette profession se sent étranglée. Notons que les données quantitatives de la recherche comparative dans le cadre de laquelle nos entretiens ont été réalisés indiquent que lorsqu'on a demandé aux éleveurs français d'évaluer leur niveau de stress au regard de leur situation financière, ils se sont déclarés moins stressés que les éleveurs suisses et québécois bien qu'étant les plus nombreux à avoir pensé au suicide⁵.

L'argument économique cache donc une réalité plus complexe. Le fait d'aborder la question du suicide avec des familles qui

5. Résultats issus de l'enquête quantitative sur le suicide réalisée par Ginette Lafleur dans le cadre de la recherche comparative [Droz *et al.* 2014] et présentés par cette chercheuse au colloque de clôture de la recherche qui s'est tenu le 7 décembre 2011 à l'Université de Franche-Comté.

viennent de perdre un des leurs donne accès à une parole plus personnelle. En entretien, les proches ne se contentent pas d'une explication communément admise mais problématisent, en présence de l'enquêteur, la complexité de la question dans un réel souci de compréhension.

Bien entendu, il ne s'agit pas ici d'invalider les résultats quantitatifs mais de montrer que l'intimité produit des motifs inattendus qui ouvrent la voie à d'autres hypothèses de travail.

L'échec à l'école réactivé dans l'exercice du métier

Les motifs invoqués par les familles renvoient à différents aspects de la vie du disparu, comme la fatigue au travail, le stress ou encore « la peur de ne pas y arriver ». Cette peur, qui revient régulièrement dans tous les entretiens, est associée aux tracasseries administratives et comptables qu'impose la politique agricole européenne. Ces nouvelles tâches qui incombent aux éleveurs sont regroupées par les acteurs sous le terme générique de « paperasserie ». Or, ces tâches de paperasserie sont aussi celles qui donnent lieu à des contrôles. Pour ne prendre que l'exemple des demandes de subvention : une fois les formulaires remplis, les éleveurs doivent se soumettre à des contrôles réguliers, ce qu'ils ne peuvent vivre que comme une perte d'autonomie. Dans un texte intitulé « En chair et en chiffres », Nathalie Joly et Jean-Marc Weller [2009] montrent que, même si les éleveurs sont de plus en plus à l'aise avec les documents écrits, le contrôle administratif reste, pour eux, une véritable inquiétude.

À partir de l'analyse de tous les entretiens qualitatifs effectués lors de la recherche collective, ce rapport à la paperasse a été comparé en France, en Suisse et au Québec. Or, il apparaît que, même si un certain « ras-le-bol » se fait entendre dans les trois pays, c'est en France que les exploitants semblent en souffrir le plus. Les plus de 50 ans sont légèrement surreprésentés. Le travail de l'épouse à l'extérieur de l'exploitation semble accentuer ce type de stress⁶. La surreprésentation des plus âgés peut s'expliquer par le fait que, pour eux, les nouvelles technologies, notamment l'informatique, sont plus une complication qu'une simplification. Toutefois, pour ce qui concerne nos trois exploitants de Franche-Comté, relativement plus jeunes (41, 40 et 42 ans), l'informatique commençait seulement à se développer lors de leur formation en lycée agricole dans les années 1990 (deux avaient le BTA, le troisième, un BEPA).

Au-delà de la difficulté à maîtriser cet outil, que cache cette dénonciation de la paperasse ? Le travail administratif serait-il perçu, comme le suggérait Everett Hughes [1996] à propos d'autres métiers, comme le *dirty work* ? La compétence de l'éleveur procède d'une transmission familiale mais, aussi, d'une formation acquise en lycée agricole. Cette

6. Les résultats de l'enquête comparative montrent que la présence de femmes qui peuvent s'occuper de la charge administrative de l'exploitation soulage les éleveurs. On constate, en effet, que les chefs d'exploitation installés en EARL se portent mieux que les exploitants autonomes ; pour ce qui est des GAEC, il semble que l'aspect « paperasse » soit particulièrement préoccupant.

compétence est mesurée à l'aune de sa capacité à vivre de son métier.

L'analyse des entretiens réalisés en Franche-Comté a mis en évidence une variable récurrente dans le discours des trois familles, qui nous permet d'émettre une nouvelle hypothèse. La PAC, lorsqu'elle est dénoncée, l'est surtout pour ses conséquences pratiques sur la vie quotidienne. En somme, nos interlocuteurs sont moins sensibles à la baisse du revenu des exploitations qu'aux répercussions sur le contenu du travail de l'éleveur. Nous considérons cette donnée comme importante car elle est inattendue.

Les nouvelles tâches administratives supposent de détenir des savoirs autres que ceux qui suffisaient jusque-là à définir la compétence de l'éleveur (sélection des animaux, soins, technique de production laitière). De nombreux travaux historiques et sociologiques ont souligné la place essentielle qu'occupe l'animal dans l'identité de l'éleveur. Aussi l'animal occupe-t-il une place décisive dans les modes de production franc-comtois et dans l'image sociale des éleveurs de cette région. Leur production, destinée, pour une part, aux industriels laitiers, et pour l'autre, à la fabrication du comté, s'enracine dans un territoire au sein duquel l'élevage a toujours été l'activité principale.

Les éleveurs franc-comtois sont très attachés à leurs montbéliardes, beau produit d'un travail de sélection passionné [Jacques 1989]. La charte du comté indique que ce fromage doit être produit à partir d'un animal pie rouge et d'un fourrage non ensilé. Le comté est fabriqué dans des coopératives appelées fruitières, dont l'une des particularités est de

regrouper les éleveurs – hier, d'un seul village, aujourd'hui, de plusieurs villages – et de mélanger les laits des troupeaux avant transformation [Guigon 2003]. Le rapport à l'animal est donc un marqueur identitaire fort.

L'essentiel des revenus de l'éleveur dépend de ses performances laitières et fromagères. Dans ce métier à forte reproduction sociale, les savoirs se transmettent au sein de la famille tout comme ils peuvent provenir de l'enseignement dispensé en lycée agricole. Nous avons montré ailleurs [Jacques-Jouvenot 1997] le poids de la présomption de compétence qui pèse sur le successeur dès son plus jeune âge et le rapport conflictuel entre ses parents et la formation professionnelle. Cette compétence est considérée par les parents du successeur – n'oublions pas que ce sont eux qui s'expriment lors des entretiens –, mais aussi par la communauté des éleveurs tout entière, comme un héritage familial plus que comme un apprentissage (« On a ça dans le sang » ; « on est né dedans »). Aucun savoir ne soutient la compétence professionnelle transmise au sein de la famille puisque le lien biologique suffit. Cette revendication de filiation est une manière de maîtriser le marché du travail [Jacques-Jouvenot 1997] et d'interdire l'accès à la profession [Paradeise 1987] de candidats qui ne bénéficieraient pas de cette appartenance naturelle au groupe.

S'installer est une chose ; durer en est une autre. Si les éleveurs disent tous pouvoir se passer des apprentissages scolaires pour exercer leur métier, c'est à la part traditionnelle du métier qu'ils se réfèrent, laquelle consiste à produire un beau troupeau aux performances

incontestables. Pour la communauté des éleveurs, c'est cette pratique professionnelle qui fait toujours référence. La vache du technicien n'est pas celle de l'éleveur, comme le rappelle si justement Jean-Pierre Darré [1990].

Les savoirs locaux mobilisés s'enracinent dans la mémoire des éleveurs-sélectionneurs et témoignent d'un rapport particulier à l'animal. Cette mémoire professionnelle est une mémoire familiale, et les savoirs mobilisés, y compris certains savoirs génétiques, sont transmis au sein de la famille. Or, les savoirs spécifiques que requiert la PAC font appel à des connaissances acquises à l'école. « Il faut apprendre d'une façon et faire d'une autre », disent nos interlocuteurs. Les nouvelles tâches interrogent les acteurs sur leur choix professionnel : ils n'ont pas choisi ce métier pour passer plus de temps à remplir des formulaires sur l'ordinateur qu'à s'occuper de leurs animaux.

La lecture longitudinale des entretiens fait apparaître que c'est après avoir évoqué le glissement des tâches, où le suivi du troupeau, tâche noble, le cède à la gestion administrative de l'exploitation, considérée comme le « sale boulot », que nos interlocuteurs orientent leur discours sur l'école. L'adolescence de la personne disparue refait surface, et le suicidé est présenté dans les rapports compliqués qu'il entretenait avec l'institution scolaire. La mise en place de la nouvelle PAC, qui n'a fait qu'accroître contrôles et écritures, confronte plus que jamais les acteurs à la problématique des savoirs scolaires. Si la PAC incarne les gens du papier et de la tête, les exploitants se voient, eux, comme des gens de la terre et de la main. Ce qui n'est pas sans

rappeler l'opposition fréquente, dans le discours de la profession, entre « échec scolaire » et « passion du métier ». En effet, les éleveurs disparus ont choisi leur métier par passion, mais aussi pour échapper à l'école⁷. Les familles ont toutes évoqué cette étape difficile dans la trajectoire de leurs parents défunts. Tous trois ont eu des difficultés en classe. Cette variable nous a semblé d'autant plus intéressante qu'elle a émergé de la parole des proches sans avoir fait l'objet d'un questionnement particulier de la part de l'enquêteur :

Déjà, tout petit, il a été pensionnaire à l'école, ce qu'il n'a pas encaissé. On allait le chercher le samedi, et on le ramenait le lundi matin. Puis, on l'a mis dans une école spécialisée parce qu'il était en retard pour la lecture et tout (mère du premier éleveur).

Impossible de lui faire faire ses devoirs. Il ne faisait rien. Il arrivait : il balançait son sac dans un coin, et on partait aux bêtes. Il n'aimait pas l'école. Il voyait passer un tracteur : hop, il filait (mère du deuxième).

Il était timide de nature. Déjà, à l'école, on le mettait au fond de la classe quand il était petit. Les instits n'avaient pas la démarche comme ils ont maintenant. Il a souffert de sa scolarité. Je pense qu'il n'aurait pas fait ce qu'il a fait s'il avait pu en discuter (épouse du troisième).

7. Dans son travail sur les départs précoces en agriculture, Lucie Juvet [2012] montre qu'il existe un rapport étroit entre départ précoce et transformation du contenu de l'activité agricole qui faisait le cœur du métier d'éleveur. Si certains ont choisi de quitter le métier pour un autre, les disparus, eux, ont choisi de quitter le métier en quittant la vie.

Il n'est pas étonnant que nos interlocuteurs justifient le choix de l'élevage par la passion pour les animaux et l'aspect manuel du métier. Mais, pour celui qui se lance dans cette profession, ce choix est aussi le moyen d'échapper à l'enseignement général. Pour les éleveurs, les seuls savoirs considérés comme utiles restent les savoirs pratiques. Or, entre le moment où les trois personnes en question ont repris leur exploitation et le moment de leurs suicides, le métier a changé. En effet, les nouvelles technologies, comme le robot trayeur, ont modifié la proximité physique entre l'éleveur et ses bêtes. Avec cette évolution du processus de travail, les compétences requises ne sont plus les mêmes [Jacques 1989]. La dépendance accrue aux institutions de l'environnement de l'agriculture confronte les chefs d'entreprise à un changement de contenu de leur métier. L'amélioration de la productivité dans les systèmes bovins laitiers diminue le temps consacré à l'affouragement et à la manutention des déjections⁸. Ajoutons à cela que :

Depuis les années 1980, la multiplication des dispositifs de normalisation et de certification comportant le respect des référentiels et des cahiers des charges contribue à une certaine formalisation du travail, c'est-à-dire à l'enregistrement de pratiques (textes, cahiers des charges) et de données dans une perspective de contrôle et de comptes rendus (*accountability*). Cette multiplication des normes et règles inscrit le travail agricole et ceux qui l'accompagnent dans une logique procédurale⁹.

Les savoirs recouvrent de plus en plus la maîtrise des aspects comptables de l'entreprise. La soumission aux tâches qu'impose le

respect des normes européennes est ainsi le dernier événement en date qui interpelle les acteurs sur le sens de leur métier. Le temps gagné grâce aux innovations techniques, hormis le fait qu'il a un coût, n'est pas vécu comme tel. Être près de son troupeau et en améliorer les performances : c'est là toute la fierté de l'éleveur. Nicolas Deffontaines [2010 : 79] montre à quel point la part de compétences techniques qui permet aux agriculteurs d'être de plus en plus performants produit une identité professionnelle forte. Ce qui vaut aussi pour les éleveurs : tant qu'il est question de l'augmentation de leurs compétences techniques, ils ne se plaignent pas de surcharge mais font valoir, au contraire, leurs capacités physiques exceptionnelles (« On pousse la carcasse jusqu'au bout »).

Il serait donc faux de penser que les nouvelles activités liées davantage à l'environnement de l'exploitation qu'à l'exploitation elle-même auraient naturellement remplacé les activités précédentes. Pour les éleveurs, ce nouveau travail est un tout autre travail, qu'ils n'ont pas choisi, qui n'existait pas lorsqu'ils ont fait leurs études ou lorsqu'ils ont pris la succession de leurs parents. Le rapport à l'animal et à la nature, qui était leur principale motivation disparaît au profit de l'aspect administratif, qui représente « le sale boulot », en contradiction même avec leur choix professionnel.

8. Voir Ministère de l'agriculture, Centre d'études et de prospective : « Le monde agricole en tendances », La Documentation française, 2012, p. 42.

9. Idem, p. 90.

C'est au moment de la confrontation devenue inévitable avec cet aspect du métier que les acteurs ressentent, face à cette composante que l'on pourrait qualifier d'« intellectuelle », une forme d'incompétence professionnelle, s'étant toujours tenus à l'écart des connaissances théoriques. La difficulté réside, en effet, dans le transfert de ces connaissances sur le terrain pratique du métier. Les sociologues des professions connaissent ce sentiment d'incompétence qui résulte d'un changement de contenu de l'activité entre les deux temps sociaux de l'apprentissage et de la pratique¹⁰.

Notons que les trois élèves qui se sont suicidés avaient une passion démesurée pour leur métier. Or, souvent, le décalage entre l'idéal et la réalité peut conduire à un sentiment d'inadaptation, voire d'inutilité sociale. C'est alors que :

La vie ne vaut plus la peine d'être vécue pour celui qui se promettait beaucoup et qui reçoit peu. Si la vie, c'est ce qu'on y apportait, se tuer, c'est se la conserver intacte. Si la vie, c'est surtout ce que les choses en font, les choses en durant la conservent [Canguilhem 2011 : 382].

Ainsi, le sentiment d'échec vécu dans la période enfance-adolescence [Hatchuel 2005] est réactivé lors des contrôles effectués par la PAC. En psychologie, on parle d'un retour du refoulé traumatique. D'une certaine façon, chacun des trois élèves était parvenu à échapper pendant un long moment à ces contraintes théoriques, ce qui est devenu de moins en moins possible. Notons que, dans cette situation critique, la division sexuée du travail peut momentanément pallier les défaillances masculines. Dans le premier cas

d'exploitation en GAEC, le pensum administratif était assuré par la mère de l'éleveur. Dans le second cas, c'est l'épouse, titulaire d'un BTS de comptabilité, qui avait pris en charge cette responsabilité à son retour sur l'exploitation, sans toutefois le mentionner spontanément lors de l'entretien, probablement pour ne pas ternir l'image de son mari. Ce n'est que lorsqu'elle abordera sa propre trajectoire qu'elle évoquera cette prise en charge :

Oui, c'est moi qui m'occupait des papiers mais, vu que j'étais comptable, c'est normal.

Enfin, dans le dernier cas, c'est la sœur de l'éleveur décédé, infirmière dans un hôpital voisin, qui effectuait tout le travail administratif et s'assurait que tout était en règle lors des contrôles.

Cette délégation de tâche à une femme de la famille (mère, épouse ou sœur) n'aurait donc pas suffi à enrayer « la peur de ne pas y arriver ».

Cette situation renvoie à ce qui nous semble être une assignation de genre. La toute-puissance des hommes sur l'exploitation est remise en question. Même s'ils considèrent les tâches administratives comme la part dévalorisée de leur travail, il n'en reste pas moins que, aujourd'hui, la reconnaissance du bon professionnel passe par là. Or, de fait, ce sont souvent les femmes qui assument ces tâches. Lorsqu'il ne s'agit plus d'effectuer des

10. Il serait intéressant de comparer les suicides chez France Télécom et à La Poste et d'apprécier les raisons invoquées par les familles.

choix stratégiques de développement, la part prise en charge par les femmes devient la part noble du métier.

Conclusion

Les données quantitatives sur le suicide des agriculteurs montrent, une fois de plus, la pertinence de la thèse durkheimienne. Parallèlement, la posture interprétative adoptée dans cette recherche à partir de l'enquête qualitative donne accès à des variables qu'on ne peut pleinement appréhender que grâce à une analyse discursive des logiques argumentaires des acteurs. Appliquée au problème social du suicide, cette méthodologie nous a permis de faire l'hypothèse d'une corrélation entre le rapport aux savoirs des éleveurs et leur passage à l'acte suicidaire. Nous avons ainsi mis en évidence une problématique qui se structure en deux temps : le temps de l'apprentissage et celui du suicide.

Saisir le comportement des acteurs face aux savoirs n'est possible que dans le récit de vie qui retrace leur histoire dans le temps long. On comprend ici que seuls les savoirs techniques et pratiques sont privilégiés par les jeunes en formation, qui délaissent volontiers les connaissances situées à la périphérie du métier.

La part prépondérante que les tâches administratives ont prise sur l'exploitation depuis la mise aux normes européennes nécessite des compétences professionnelles que les acteurs n'ont pas forcément acquises au cours de leur apprentissage. Mais ce n'est plus l'heure de faire l'école buissonnière. D'où, parfois, la solution ultime.

Au-delà de la démonstration proposée ici, le matériau recueilli ouvre d'autres pistes d'analyse, notamment sur la santé des agriculteurs, qui reste un champ assez peu étudié, et qui – chacun le comprendra – n'est pas sans lien avec le suicide.

Bibliographie

Barthez, Alice — 1975, *Famille et agriculture*. Paris, Economica.

Baudelot, Christian et Roger Establet — 2007, *Durkheim et le suicide*. Paris, PUF (7^e édition).

Bossard, Claire, Gaëlle Santin et Irina Guseva Canu — 2013, « Surveillance de la mortalité par suicide des agriculteurs exploitants ». Rapport de recherche InVS.

Canguilhem, Georges — 2011, *Écrits philosophiques et politiques, 1926-1939*. Paris, Librairie philosophique J. Vrin.

Darré, Jean-Pierre — 1990, *La parole et la technique. L'univers de pensée des éleveurs du Ternois*. Paris, L'Harmattan.

Deffontaines, Nicolas — 2010, « Le suicide des agriculteurs. Étude de sociologie rurale ». Mémoire de master, Université Lille 3.

Demazière, Didier et Claude Dubar — 1997, *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple des récits d'insertion*. Paris, Nathan, « Essais et Recherche ».

Droz, Yvan et Dominique Jacques-Jouvenot eds. — 2011, « Les effets des politiques agricoles sur la santé

- des producteurs laitiers. Comparaison Franche-Comté, Suisse romande, Québec ». Rapport de recherche, Swiss Network International.
- Droz, Yvan, Valérie Mieville-Ott, Dominique Jacques-Jouvenot et Ginette Lafleur** — 2014, *Malaise en agriculture*. Paris, Karthala-IUED (à paraître).
- Dufour, Annie et Christophe Giraud** — 2012 « Le travail dans les exploitations agricoles d'élevage bovin laitier est-il toujours conjugal ? », *INRA Productions animales* 25-2 : 169-180.
- Durkheim, Émile** — 1986 (1897), *Le suicide*. Paris, PUF, « Quadrige » (10^e édition).
- Gallagher, Anthony G. et Kevin J. Tierney** — 1996, « The impact of the environment on psychological and mental health », *Irish Journal of Psychology* 17-4 : 361-372.
- Grégoire, Alain** — 2002, « The mental health of farmers », *Occupational Medicine Oxford* 52-8 : 471-476.
- Guigon, Sylvie** — 2003, *Les fruitières à comté*. Besançon, Éditions Cêtre.
- Halbwachs, Maurice** — 2002, *Les causes du suicide*. Paris, PUF (réédition).
- Hatchuel, Françoise** — 2005, *Savoir, apprendre, transmettre. Une approche psychanalytique du rapport au savoir*. Paris, La Découverte.
- Hervieu, Bertrand et François Purseigle** — 2013, *Sociologie des mondes agricoles*. Paris, Nathan, « U ».
- Hoyt, Danny R., David O' Donnel et Kristin Yagla Mack** — 1995, « Psychological distress and size of place. The epidemiology of rural economic stress », *Rural Sociology* 60-4 : 707-720.
- Hughes, Everett** — 1996, *Le regard sociologique*. Paris, Éditions de l'EHESS.
- Jacques, Dominique** — 1989, *Voyage au pays des montbéliardes*. Lyon, Éditions Textel.
- Jacques-Jouvenot, Dominique** — 1997, *Le choix du successeur*. Paris, L'Harmattan.
- Jacques-Jouvenot, Dominique et Marie Gillet** — 2004, « La dépendance dans l'indépendance », in D. Jacques-Jouvenot et P. Tripiet eds., *Loin des mégapoles. Couples et travail indépendant*. Paris, L'Harmattan, « Cahiers du Genre n° 37 » : 171-190.
- Jacques-Jouvenot, Dominique et Jean-Jacques Laplante** — 2009, *Les maux de la terre. Regards croisés sur la santé au travail*. La Tour-d'Aigues, Éditions de L'Aube.
- Joly, Nathalie et Jean-Marc Weller** — 2009, « En chair et en chiffres. La vache, l'éleveur et le contrôleur », *Terrain* 53 : 140-153.
- Jouvet, Lucie** — 2012, « Les départs précoces en agriculture », in D. Jacques-Jouvenot et G. Vieille-Marchiset eds., *Socio-anthropologie de la transmission*. Paris, L'Harmattan : 29-50.
- Malmberg, Aslög, Keith Hawton et Sue Simkin** — 1997, « A study of suicide in farmers in England and Wales », *Journal of Psychosomatic Research* 43-1 : 56-76.
- Mendras, Henri** — 1967, *La fin des paysans*. Paris, SEDEIS, « Futuribles ».
- Paradeise, Catherine** — 1987, « Des savoirs aux compétences. Qualification et régulation des marchés du travail », *Sociologie du travail* 1 : 35-46.
- Paugam, Serge** — 2002, « Préface », in M. Halbwachs, *Les causes du suicide*. Paris, PUF : XXIX.
- Simkin, Sue** — 2003, « Seasonality in suicide. A study of farming suicides in England and Wales », *Crisis* 24-3 : 93-97.
- Soulet, Marc-Henry** — 1989, « Traces. Racines d'un paradigme indiciaire », in C. Ginzburg ed., *Mythes, emblèmes et traces. Morphologie et histoire*. Paris, Flammarion : 139-180. — 2012, « Interpréter sous contrainte ou le chercheur face à ses données », *Recherches qualitatives* (hors-série numéro 12). Consultable sur <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue.html>

Résumé

Dominique Jacques-Jouvenot, *Une hypothèse inattendue à propos du suicide des éleveurs : leur rapport aux savoirs professionnels*

S'inscrivant dans le cadre plus large d'une enquête comparative réalisée entre 2009 et 2011 et relative aux conséquences des politiques agricoles sur la santé psychologique et sociale des producteurs laitiers en France, en Suisse et au Québec, cet article propose une nouvelle hypothèse qui vient éclairer le suicide des éleveurs franc-comtois. Optant pour une approche qualitative et interprétative, l'auteure découvre, grâce à des données recueillies auprès de trois familles récemment endeuillées par le suicide d'un des leurs, une corrélation entre le rapport au savoir des éleveurs et leur passage à l'acte. Peu utilisée par les sociologues français dans l'analyse du suicide, cette méthode permet de saisir des variables inattendues qui complètent la connaissance à laquelle la recherche quantitative donne accès, ouvrant ainsi de nouvelles pistes de réflexion.

Mots clés

suicide, éleveurs, Franche-Comté, rapport aux savoirs professionnels, méthodologie interprétative, approche qualitative

Abstract

Dominique Jacques-Jouvenot, *A novel hypothesis on suicide among livestock farmers: the relationship to professional knowledge*

Drawing on a comparative study conducted between 2009 and 2011 aimed at understanding the impact of agricultural policies on the mental and social health of milk producers in France, Switzerland and Quebec, this paper proposes a new hypothesis to explain suicide among livestock farmers in Franche-Comté, France. Using a qualitative and interpretive approach, and based on data collected among three families recently affected by suicide, the study found a correlation between the relationship to knowledge among farmers and attempted suicide. Though rarely used among French sociologists with an interest in suicide, the method proposed in this study highlights unexpected variables that add to the knowledge provided by quantitative research, thus opening new avenues for research.

Keywords

suicide, livestock farmers, Franche-Comté, relationship to professional knowledge, interpretive methodology, qualitative approach